

SAMBE

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

N° 15 – Janvier-juillet 2010

Odile Biyidi Awala : Éditorial, p.1

Yves Mintoogue : *Chemin d'exil et écriture du dedans chez Mongo Beti*, p. 2

Odile Tobner : *In memoriam Pius Njawe*, p. 9

Bulletin d'adhésion : p. 10

Au moment où s'achevait cette première moitié de l'année 2010, la nouvelle la plus funeste nous est parvenue. Au matin du 13 juillet un SMS s'affiche sur mon portable : Pius est mort. Puis, sur internet, les précisions affluent : un accident de voiture aux Etats Unis, juste après le rassemblement, à Washington, de leaders de l'opposition camerounaise, auquel il a participé activement.

Les circonstances de l'accident restent douteuses. Le chauffeur de la voiture où se trouvait Pius Njawe a survécu miraculeusement à l'effroyable choc avec un poids lourd qui les a frappés par l'arrière. Au sortir du coma il dément la version donnée à la police par le chauffeur du véhicule responsable de l'accident, qui prétendait que la voiture s'était arrêtée. Une enquête fédérale a été ouverte.

Même s'il n'y a dans cet accident que la malfaisance du destin, la disparition de Pius est un coup terrible pour ceux qui combattent pour l'émancipation du pays. Il jouissait au Cameroun d'une aura due à son long combat pour la liberté d'expression. Il était un présidentiable possible. Avec l'absence de charisme des multiples candidats, le recours à la candidature d'un homme nouveau, hors d'une classe politique d'opposition timorée, compromise ou groupusculaire, pouvait faire consensus et emporter l'adhésion des Camerounais.

Hélas le malheur n'était pas encore assez complet. L'indignation est venue s'ajouter au chagrin lorsqu'on a appris que les proches de Njawe avaient demandé l'aide de l'État camerounais pour organiser les obsèques de Pius. La CRTV, organe du pouvoir, a montré le ministre de la communication, Issa Tchiroma Bakary, remettant la somme de 10 millions de CFA à des membres de la famille de Njawe. Cette image de honte et de trahison leur restera attachée.

Pius Njawe n'a jamais demandé, de son vivant, aucun appui du pouvoir. Emprisonné injustement en 1998, il a refusé d'implorer une grâce quelconque, et n'a dû sa libération qu'aux pressions internationales sur le pouvoir camerounais. Il a toujours refusé les propositions de postes alléchants, préférant les soucis de la gestion de son entreprise de presse, en butte aux embûches du pouvoir. Il est toujours resté fidèle à une voie sans compromission aucune. C'est faire à sa mémoire la plus grave des offenses qu'aller, pour l'enterrer, mendier les subsides d'un pouvoir qu'il n'a cessé de combattre.

Faut-il rappeler en effet que le Cameroun n'est pas une démocratie mais un pays soumis à l'arbitraire d'un clan. Il ne saurait y avoir de partage d'aucune sorte de célébration avec ceux qui sont au pouvoir par le trucage électoral, par l'intimidation, par la répression et avec l'aide du pouvoir néocolonial, toutes choses que Pius Njawe n'a cessé de dénoncer dans ses publications.



Chemins d'exil et écriture du « dedans » chez Mongo Beti.

« ...Nous sommes dans ce moment de transit où l'espace et le temps se croisent pour produire des figures complexes de différence et d'identité, de passé et de présent, d'intérieur et d'extérieur, d'inclusion et d'exclusion. »

Homi BHABHA, *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, 2007, pp.29-30.

Comment pourrions nous encore aujourd'hui, en abordant des questions liées à la localisation dans l'espace et dans le temps, faire comme si, en ce domaine, les choses allaient de soi ? Etant donné que dire le lieu et le moment de production d'un discours, c'est aussi revendiquer - ou récuser - une appartenance et une identité, comment pourrions nous parler aujourd'hui encore d'un « ici » ou d'un « ailleurs », d'un « intérieur » ou d'un « extérieur », d'un « avant », d'un « après » ou d'un « maintenant » en faisant fi des éboulements et des tremblements que l'histoire humaine, ces derniers siècles, a provoqués dans ces domaines, et que les mutations technologiques en cours ont aggravés¹ ?

Au moment où l'on parle de « la fin des territoires », au profit de la globalisation des flux commerciaux et des échanges, notre définition du « territoire » peut-elle encore tenir uniquement à un espace physique ? Notre conception de « l'ici » peut elle rester univoque alors que les frontières étatiques ne peuvent plus empêcher « la circulation des mondes » et des idées ? De fait, l'éclatement des frontières que nous évoquons, ainsi que la « circulation des mondes » qu'elle accélère, mettent en crise non seulement « l'Etat territorialisé » tel qu'on le concevait depuis le traité de Westphalie, en 1648, mais aussi les concepts de « nation », et de « nationalité ». Et du coup, ce sont les figures qu'il nous a semblé, pendant longtemps, que l'identité et l'appartenance devaient nécessairement épouser qui sont bousculées.

Qu'est-ce donc encore aujourd'hui qu'être au « dedans » ou à « l'intérieur » d'un territoire national ? Lorsqu'une telle question porte sur un écrivain à la confluence de plusieurs cultures tel que Mongo Beti et sur la localisation de son oeuvre, les bouleversements du cadastre mondial évoqués tout à l'heure gagnent encore en importance. Et on ne se résoudrait à les passer sous silence qu'au prix d'un appauvrissement considérable du regard porté sur l'artiste et sur sa création. Parti du Cameroun, sa terre natale, à l'âge de dix neuf ans, ayant passé quarante trois années de sa vie – dont trente deux d'exil ininterrompu – « ailleurs », avant de se réinstaller définitivement « ici » au Cameroun, sept ans avant sa mort en 2001, Mongo Beti était-il oui ou non un écrivain d'« ici » ? A-t-il jamais été un écrivain exotique ? Si oui, son retour « ici », au Cameroun, aurait-il seul suffi à (re)faire de lui un écrivain du terroir ?

La discussion qu'on s'efforcera de mener ici tient, quant à elle, à l'idée qu'en dépit de son long exil et de la culture métisse qu'il en a acquise, Mongo Beti n'a jamais cessé d'écrire le Cameroun ; que cette contrée du monde est demeurée aux fondements de son oeuvre romanesque qu'elle a profondément et remarquablement structuré ; que se moquant de l'éloignement spatial - et du temps qu'il durait - sa terre natale l'a poursuivi jusque dans son sommeil et ses rêves. Dans le genre réaliste qui caractérise l'écriture du romancier, trois éléments, mieux que d'autres peut être, témoignent de cette omniprésence du Cameroun : ce sont les référents spatio-temporels, les thématiques et les personnages.

¹ En parlant de l'influence de l'histoire dans la définition des appartenances et des identités, nous faisons allusion, à la rencontre – pacifique ou conflictuelle – entre les peuples et à l'entrecroisement des cultures dus à la traite négrière, à la colonisation des autres mondes par l'Occident, ainsi qu'aux mouvements démographiques, aux recompositions culturelles et politiques qui en sont nés. Quant aux mutations technologiques, il est aisé de voir comment les évolutions récentes dans le domaine de la communication, (Internet, téléphonie mobile et télévision numérique) nous amènent à ne plus percevoir le temps et l'espace de la même manière que nos « ancêtres ». La distance psychologique entre nous et les générations qui nous ont immédiatement précédés s'est donc démesurément élargie.

Stigmates du terroir

L'espace physique et le temps dans lesquels se situent les fictions de Mongo Beti sont invariablement et quasi obsessionnellement le Cameroun, comme il va depuis la période coloniale, et donc aussi l'Afrique, par métonymie². Et même si l'action se déroule souvent dans un pays d'Afrique tropicale que le récit n'identifie pas nommément, beaucoup d'autres indices permettent d'y reconnaître le Cameroun, dans sa dramatique chevauchée historique, avec ses petites gens, ses héros et ses bourreaux, avec ses heurs et ses malheurs. C'est incontestablement la principale source à laquelle Mongo Beti puisait son inspiration, le coin de terre qu'il n'a jamais cessé de narrer, d'écrire et de réinventer. Qu'importe du reste que Mongo Beti désigne nommément le pays dont il parle ou non, car en se référant au Cameroun, c'est en fait de toute l'Afrique noire (francophone notamment) qu'il parle. Le nom de la « province » importe peu. Car en fin de compte, que l'on dise « Togo », « Côte d'Ivoire », « Tchad », « Congo », « Gabon » ou « Cameroun », cela ne change rien à la réalité. Il y a bien un destin commun à toutes ces contrées qui, aujourd'hui encore, semblent s'écrire, se narrer sans s'être au préalable imaginées un avenir à elles, sans s'être donné un nom propre.³ Dans un tel contexte et par ce fait même, l'histoire continue de résister à toute « provincialisation », depuis environ cinq siècles ! Et du coup, raconter sa propre histoire, c'est un peu aussi raconter celle du voisin.

L'ancrage au terroir chez Mongo Beti passe donc par une écriture réaliste ; c'est-à-dire la représentation d'expériences sociales et historiques, d'objets et de lieux communs, de dispositions caractérielles, de peurs, d'espoirs ou des angoisses d'une société donnée. Chaque étape importante de l'histoire du Cameroun semble avoir donné naissance à un nouveau cycle d'écriture chez Mongo Beti, et son roman a toujours collé à l'actualité de son pays – c'est-à-dire, comme on l'a dit tantôt, à celle de l'Afrique noire. Ainsi, dans ses premiers romans, écrits dans les années 1950 (*Ville cruelle*, *Le pauvre Christ de Bomba*, *Mission terminée* et *Le Roi miraculé*) et qu'on a désignés, à juste titre, comme son « cycle anticolonial », Mongo Beti fait effectivement une satire impitoyable du colonialisme, mais aussi de l'entreprise missionnaire chrétienne qui en était l'adjuvant idéal, usant, comme elle le faisait, d'escroquerie morale et envoûtant les esprits, alors que la violence brute des administrateurs et des marchands s'exerçait (prioritairement) sur l'espace, les biens et les corps. Le cycle anticolonial de Mongo Beti est évidemment à inscrire dans le vaste mouvement de contestation et de rejet de la domination coloniale qui, dans le discours politique comme dans la production intellectuelle et artistique du continent, atteint son point culminant dans les années cinquante.

Les indépendances acquises (du moins celles des drapeaux), Mongo Beti inaugure, dans les années 1970, un nouveau cycle littéraire qui, globalement, revient sur la problématique de la nation en Afrique (ou de ce qui en tient lieu) et des conditions historiques de son émergence. C'est en effet ainsi, du moins pensons-nous, que l'on pourrait formuler la problématique de la trilogie consacrée au « rubénisme » : *Perpétue et l'habitude du malheur*, *Remember Ruben* et *La ruine presque coquasse d'un polichinelle*, parus respectivement en 1974, pour les deux premiers, et en 1979 pour le dernier. C'est probablement dans cette trilogie que l'on perçoit combien la terre natale de l'écrivain, ainsi que le sort qui est celui de ses gens, structurent l'imaginaire de Mongo Beti et renouvellent son inspiration en lui insufflant une utopie critique et un potentiel insurrectionnel impressionnant. Car cette série est en fait – et *Remember Ruben* encore plus que les deux autres romans – une mise en récit, une reconstruction littéraire de l'histoire tragique de la décolonisation du Cameroun et une

² *La revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* est certainement l'unique roman de Mongo Beti dont l'intrigue se déroule ailleurs que sur le Continent. Mais ceci n'arrive en fait que pour montrer comment, à cause du néocolonialisme et du soutien de la France aux dictatures d'Afrique francophone, le sort du continent se joue aussi hors du continent.

³ Il s'agit des micro-Etats-croupions issus du Congrès de Berlin de 1884 ; le prototype du mensonge colonial.

« mythisation » de la figure historique de Ruben Um Nyobè en qui l'écrivain dissident voyait une sorte de christ camerounais de l'insoumission, de l'indocilité et de la dignité humaine : « j'ai vécu en ayant pour modèle feu Ruben Um Nyobè. Pour moi, ça a été le grand homme de ma vie. J'ai admiré son sacrifice, son dévouement, sa lucidité et sa vision »⁴, confie-t-il.

Au premier abord, maints personnages de cette trilogie peuvent paraître anodins et purement fictifs. Mais il suffit, dans une brève étude onomastique, de s'attarder sur les résonances phonétiques ou sémantiques des noms que Mongo Beti prête à ses personnages, d'identifier les différentes aires culturelles auxquelles ces noms rattachent les personnages, en mettant le tout en liaison avec les rôles respectifs qui sont les leurs dans l'intrigue, pour que des figures historiques bien connus se dessinent et que la dimension historique de ces romans devienne évidente. Le lecteur averti peut donc reconnaître, dans l'un ou l'autre de ces trois romans (et pour peu qu'il résolve la plaisante charade des vrais faux noms), certains des personnages ou des forces sociales qui ont joué un rôle déterminant dans l'histoire du Cameroun au soir de l'ordre colonial, s'il en fut. À bien des égards d'ailleurs, ces différents protagonistes ne font qu'incarner des fonctions actantielles classiques dans l'histoire de l'Afrique. Ainsi en est-il, par exemple, de M. Sandrinelli, directeur d'école dans *Remember Ruben*, qui en bien des points rappelle Louis Paul Aujoulat⁵ ; c'est-à-dire le prototype du colonisateur qui travaille à « graver l'idée coloniale dans les choses mêmes⁶ », afin que par la suite, le mouvement des choses, seul, désigne à la fois le colon et le colonisé. Ainsi le colonisateur peut « partir » tout en continuant d'habiter le colonisé ; tout en continuant de posséder, à la manière d'un mauvais esprit, des « indigènes évolués » tels que Son Excellence Cheik Baba Toura – sosie du président Ahidjo – et de nombreux autres, devenus les colonisateurs de leurs propres « frères ». Il y a aussi les forces progressistes telles que le P.P.P. (le Parti Progressiste Populaire) qui rappelle l'UPC ; ou encore Ruben, « ce magicien dont l'enchantement avait mis la colonie à l'envers depuis la fin de la guerre »⁷, mais aussi ses « sapaks », c'est-à-dire ses partisans les plus zélés. Mais la faction colonialiste, ayant vite compris le grave danger que représentait Ruben pour son projet de spoliation, décide de le faire assassiner. La mort de Ruben apparaît ici, métaphoriquement, comme l'évènement tragique qui fait basculer le destin de cette contrée d'Afrique : « [...] maintenant que Ruben est mort, les autorités croient avoir les coudées franches pour nous mitonner une indépendance à leur manière [...] Nous aurons l'indépendance, mais tout sera quand même pareil »⁸.

Ce que Mongo Beti essaie bien de mettre en récit ici, à sa manière, c'est le fait qu'au Cameroun, après avoir pris soin de décapiter le mouvement nationaliste, l'administration française confia finalement l'indépendance à ses clients locaux qui en avaient combattu le principe. Lorsqu'on sait l'hégémonie culturelle que la revendication d'indépendance, dans les années 1950, exerça dans l'imaginaire des populations du Sud-Cameroun, ainsi que les espoirs qu'elle généra, on comprend alors que le « rubénisme » des romans de Mongo Beti est surtout le geste d'une mémoire du terroir qui s'efforce de se réinterpréter, de s'actualiser et de se féconder. Le « rubénisme » est le souvenir et la mise en récit du grand projet humaniste que Ruben Um Nyobè incarna aux yeux des Camerounais. Il est la projection aux dimensions du mythe de la lutte héroïque du peuple camerounais pour la liberté et la dignité humaine. Le « rubénisme » participe en fait d'une entreprise de fabrication d'une utopie galvanisatrice à l'usage de la postérité. Le

⁴ Cité par André Djiffack, Mongo Beti. La quête de la liberté, Paris, L'Harmattan, 2000, p.193.

⁵ M. Aujoulat était un citoyen français très engagé dans la politique camerounaise après la seconde Guerre Mondiale. Missionnaire laïc et défenseur acharné de l'intégration du Cameroun dans l'Union française, il représente le Cameroun dans diverses assemblées françaises et fonde, en 1951, le « *Bloc Démocratique Camerounais* », considéré comme le moule de la quasi-totalité des politiciens corrompus qui surent si bien se poser en bourreaux du « frère » et assurer la pérennité des intérêts locaux de la France, une fois les indépendances acquises.

⁶ Cf. la préface de J.-P. Sartre du livre d'Albert Memmi, *Le portrait du colonisé*, Acct (Col. Francopoche), p.25.

⁷ *Remember Ruben*, Paris, L'Harmattan, 1982, p.108.

⁸ *Idem*, pp.268-269.

Cycle « rubéniste » de Mongo Beti constitue incontestablement une re-configuration littéraire, un prolongement artistique et une « mythisation » de la geste nationaliste au Cameroun, au même titre que les récits populaires, les chansons et les autres genres de l'oralité par lesquelles le petit peuple (qui avait pris une part active dans ces luttes, dans les villages de la forêt ou dans les quartiers populaires des centres urbains) s'est réapproprié ce moment de son histoire et l'a archivé.

De la production romanesque « post-rubéniste » de Mongo Beti, l'on pourrait dire, en schématisant beaucoup, qu'elle traite essentiellement des sociétés camerounaise et africaine (par métonymie) issues des indépendances avortées, évoquées plus haut. La série de Guillaume Ismaël Dzewatama, écrite dans les années 1980 est donc à inscrire dans ce registre, ainsi que les trois derniers romans que Mongo Beti écrit au cours des années 1990, vers la fin de sa vie. Il s'agit de *L'Histoire de fou* (1994), de *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et de *Branle-bas en noir et blanc* (2000). Entre la série de Guillaume Ismaël et ces trois derniers romans, l'exilé est enfin revenu au bercail. Après trente deux ans d'une absence ininterrompue, c'est une nouvelle page qui s'ouvre ainsi dans la relation que l'écrivain entretient avec ce pays qui a tant structuré son propre mode d'être au monde.

« Les exilés sont de retour »

C'est en effet en février 1991 que Mongo Beti remet les pieds au Cameroun, pour la première fois depuis 1959. Sur place, ce « come back » est perçu comme un signe des temps par une bonne frange de l'opinion et par la masse estudiantine chez qui il provoque frénésie et enthousiasme. On peut alors constater combien sont considérables l'influence et la popularité acquises par l'écrivain auprès des Camerounais pendant son long exil, alors même que ses livres sont restés longtemps interdits dans son propre pays. C'est que depuis toujours, l'écrivain est brouillé avec les régimes autocratiques qui, dans son pays, pressurent le petit peuple et font de la production du trépas le signe distinctif du pouvoir, en droite ligne de ce que fut l'ordre colonial. Brouillé aussi avec tous les clans qui, au « dedans » comme au « dehors », apportent leur caution à ces « pouvoirs sorciers » d'Afrique qui musellent, humilient, torturent, pendent ou fusillent leurs populations au nom de « l'unité nationale » et de la « paix » - celle des cimetières sans doute. C'est paradoxalement à cause de cet engagement en faveur d'un « dedans » où il ferait bon vivre que Mongo Beti a dû s'exiler pendant si longtemps. Simplement parce que son imagination du « dedans », telle qu'il l'écrivait, ne coïncidait pas avec l'idée qu'en avait le potentat local – idole prétendant au monopole exclusif de l'affection et de l'approbation du peuple - Mongo Beti avait été déclaré « anti-patriote », dangereux renégat, et donc indésirable dans son propre pays. Cette brouille entre l'écrivain dissident et ceux qui prétendaient, seuls, devoir parler au nom de sa terre natale va se traduire par une hostilité ouvertement affichée à l'encontre de l'exilé, dès son premier voyage au pays, en 1991. A sa descente d'avion, Mongo Beti est accueilli comme un homme dangereux, systématiquement fouillé et longuement interrogé. Viendront ensuite les interdictions de conférences et autres filatures. Mais le retour de Mongo Beti laisse surtout apparaître une autre brouille, jusque là moins médiatisée peut être : celle de l'écrivain avec les « intellectuels » organiques du pouvoir, idéologues de « l'Etat théologien », véritables charlatans de l'intelligence dont la plume, généralement infertile dans la production des savoirs, ne cesse de cracher de l'encre lorsqu'il s'agit de composer des hymnes à la gloire du potentat à qui ils doivent d'avoir pu sortir du néant. Moudjahidin d'une « authenticité africaine » qui voudrait qu'il ne reste aux contradicteurs de « la vérité qui vient d'en haut » qu'à choisir entre la tombe, le cachot ou l'exil, ces scribes de cour vont partir en croisade contre l'écrivain insoumis, « illustre ingrat », prétendent-ils. Ces mercenaires ne font l'économie d'aucune arme non conventionnelle : bouches imprécatoires, bave diffamatoire et plumes calomnieuses sont fortement mises à contribution.⁹

⁹ A propos de la campagne de dénigrement orchestrée contre Mongo Beti lors de ce voyage, lire André Djiffack,

Mongo Beti tient pourtant le coup. Et en 1994, quand paraît *L'Histoire du fou*, l'ancien exilé s'est déjà réinstallé définitivement au Cameroun. Dans ce roman comme dans les deux derniers qui vont suivre, l'écriture de Mongo Beti se renouvelle considérablement : la langue s'affranchit de maintes convenances, le mode de narration linéaire qui avait caractérisé ses romans jusque là disparaît, l'intrigue se complexifie et s'enchevêtre, la causalité devient plus incertaine.

Dans *Trop de soleil tue l'amour* par exemple, on a l'impression d'être dans un monde où dominant l'inattendu et même le gratuit, tout étant possible à tout moment et rien n'étant certain. On a également l'impression que dans ce roman (comme du reste dans *Branle-bas en noir et blanc*) le fil de l'intrigue est intimement lié aux menus faits de la vie quotidienne des personnages - là même où ils semblent être seuls avec leur propre réalité - elle-même caractérisée ici par l'incertitude, voire par l'absurde. L'engagement militant de l'auteur semble alors relégué au second plan. Mais il y a lieu de penser que cette nouvelle approche narrative, loin de négliger le militantisme, vise plutôt à montrer comment la dérive politique des États africains (avec leur cortège d'autoritarisme, de misère, de corruption, d'impunité et de criminalisation de l'Etat) laisse des blessures jusque dans le rapport que les gens entretiennent désormais avec eux-mêmes et gâche ainsi leur existence.

Cette nouvelle modalité narrative pourrait en effet s'expliquer par le fait que Mongo Beti, une fois de retour au Cameroun s'est trouvé face à « une réalité [...] plus fragmentaire »¹⁰, tellement complexe et hallucinante qu'il lui a peut-être semblé difficile de dire les pulsions d'un tel corps social et de restituer « cette pluralité chaotique » autrement que par ce qui la caractérise le plus: la succession et l'enchevêtrement inextricable de faits dont la cohérence n'est pas toujours apparente, l'in vraisemblance et l'absurde qui ne sont jamais loin, l'incertitude et l'instabilité des situations... L'illustration la plus expressive de cette incohérence et de cette imprévisibilité qui frise l'absurde est peut-être la vie du couple Zam et Bébète, dans *Trop de soleil tue l'amour*, qui se chamaillent quotidiennement pour un rien et se réconcilient quelques minutes plus tard ou le lendemain, pour que le scénario se répète le surlendemain, à moins que Bébète ne disparaisse sans qu'on sache pourquoi, ni comment. Zam et Bébète, sans être chacun l'antithèse de l'autre, n'ont d'ailleurs pratiquement aucun trait commun. Mis à part leur amour, ni leurs âges respectifs ni leurs habitudes et leurs goûts ne semblent les rapprocher ; leurs cultures intellectuelles encore moins.

L'action de *Trop de soleil tue l'amour* - que l'auteur dit avoir initialement voulu intituler « *Les exilés sont de retour* » - se déroule en 1996, dans un pays et une ville d'Afrique tropicale que l'auteur ne désigne pas nommément. Mais sont-ce vraiment là des secrets pour qui sait l'objet d'écriture privilégié de Mongo Beti ? On sait qu'il s'agit d'un pays africain « constamment en proie aux convulsions sociales, ethniques et politiques [...] où le chef de l'Etat peut s'octroyer six grandes semaines de villégiature à l'étranger »¹¹, où la guerre de libération « fut un fiasco tragique, émaillé... de trahisons retentissantes ». Un pays où parce que « le peuple a été trop longtemps tenu à l'écart des lumières du droit, le vice [est devenu] la norme, le tortueux la règle, l'arbitraire la vertu ». Et que font la police et la magistrature dans tout cela ? Elles sont devenues « aussi corrompues et perverses l'une que l'autre, plus criminelles que les criminels qu'elles [sont] chargées de pourchasser et de punir ». Dans ce pays où le pouvoir peut aussi administrer de « fameuses fessées » aux leaders de l'opposition, on va en campagne électorale avec des camions de victuailles - « pièces de bœuf, caisses de vin rouge, casiers de bière, cartons de poisson » - pour seul programme politique !

Quant à la ville qui est le théâtre des événements rapportés, on sait que c'est une capitale de plus d'un million d'habitants où, dans certains quartiers, l'éclairage public peut s'allumer, mais s'éteindre la nuit venue. On y connaît de fréquentes coupures d'eau dont une au moins, « totale et

Mongo Beti... pp.60-64.

¹⁰ Cf. Ambroise Kom, *Mongo Beti parle*, Bayreuth, Bayreuth African Studies Series, 2002, P.104.

¹¹ Les citations qui suivent et les informations rapportées sont toutes tirées de différentes pages de *Trop de Soleil tue l'amour*, Paris, Julliard, 1999.

universelle », priva la ville d'eau pendant un mois. Et les déjections humaines de s'accumuler et de mijoter « trente jours durant dans les cuves des toilettes des résidences bourgeoises ». Le comble ! Et des résidences bourgeoises, Dieu sait combien il en pousse dans cette ville où, pourtant, « les pyramides d'ordures » et les « déchets comme autant de pétales, [couvrent] les chaussées et les entrées des immeubles ». « Ici, toutes les formes de la trahison, félonie, bassesse, délation, déloyauté, fourberie, double jeu, adultère, et j'en oublie, se côtoient et se rencontrent à chaque pas et bien plus souvent que les lépreux qui peuplent nos trottoirs. » Toujours dans cette ville, un savant, le Père Maurice Mzilikazi – qui n'est pas sans rappeler Engelbert Mveng – a été affreusement assassiné et son corps mutilé. Mais comme toujours, dans les cas pareils, l'enquête policière n'aboutira jamais. Et pour cause, il se murmure que la « dictature » en place y serait pour quelque chose. « La femme du président », elle aussi, meure mystérieusement. Et ce sont toutes ces misères, ce mal (omniprésent et apparemment gratuit), cette absurdité et cet envers des choses qui gâchent la vie dans cette ville, « site de collines innombrables, flanquées d'autant de ravines, sans doute unique au monde ».

Mongo Beti fait aussi remarquer que dans ce pays – qui manifestement est le nôtre :

Notre vraie colère, s'il en advient une, n'est pas dirigée contre l'opresseur étranger, la multinationale qui ronge notre peuple, le dictateur, homme sans classe ni envergure, qui brade notre patrimoine naturel, la caste vénale et corrompue de nos dirigeants qui ont fait un loisir banal du détournement de fonds publics et de l'évasion des capitaux, mais toujours contre l'ethnie rivale, comme au Moyen Âge des autres continents. C'est sur nous qu'on se penche pour se faire une image des époques barbares de l'histoire de l'humanité.¹²

En fin de compte, toutes les velléités visant à une véritable émancipation se noient dans « le fleuve impavide des résignations mesquines et des turpitudes furtives ». Et l'écrivain de se demander si nous pouvons avoir un « avenir collectif » dans ce pays. Et même : « peut-on aimer ce pays, théâtre probable des génocides de demain, prochain Rwanda sans doute ? Si on nous donnait les moyens d'aller ailleurs, qui resterait ? À voir avec quelle patience résignée elle assiège quotidiennement les ambassades et consulats étrangers, notre jeunesse ne semble avoir qu'une devise : **partir.** »¹³

Citoyenneté civique et patrie symbolique de l'écrivain

Au bout de ce rapide survol de l'œuvre romanesque de Mongo Beti, toutes les interrogations soulevées au début de ce texte pourraient tenir en une seule : Mongo Beti a-t-il jamais été un écrivain « exotique », un écrivain du « dehors » ? Certes, il a pendant quarante trois années de sa vie vécu loin de notre territoire physique. Pendant trente deux ans, il s'est trouvé dans l'impossibilité de revenir dans le pays qui l'a vu naître, dans l'impossibilité de revoir son village - auquel il était pourtant « passionnément attaché [et] où vivait [sa] mère »¹⁴ - sans se renier lui-même et sans trahir l'idée qu'il se faisait de ce que son pays et l'Afrique entière devaient être. Certes, l'histoire coloniale de son pays et sa propre trajectoire lui avaient légué une citoyenneté française qu'il n'avait pas recherchée. Mais qu'importe ! La citoyenneté symbolique ne vaut elle pas mieux que la citoyenneté civique et politique ? A une époque où, comme nous l'avons montré plus haut, il n'existe plus de frontières véritables que celles qu'on fixe à son imagination et à ses rêves ; à une ère où la violence touche moins les corps que les consciences, est-ce parce que l'on est né quelques part, que l'on vit ou que l'on écrit à partir d'un lieu que l'on appartient forcément à ce lieu ? La citoyenneté symbolique – celle de l'imaginaire - n'est-elle pas la seule qui vaille lorsqu'il s'agit d'appartenance ?

¹² Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard, 1999, pp.99-100.

¹³ Ibid., p.100. C'est nous qui soulignons.

¹⁴ *Mongo Beti parle...*, p.104.

Alors qu'il aurait pu, comme beaucoup d'autres écrivains africains, s'installer dans le confort d'une « littérature rose », exotique et politiquement correcte qui lui aurait sans doute valu les lauriers de maintes institutions littéraires, Mongo Beti a fait un choix d'appartenance difficile. Même vivant « dehors », il était manifestement du « dedans » et avait sa patrie littéraire ici. Il a toujours entretenu une communauté de conscience avec les opprimés d'« ici ». Il n'est pas jusqu'à l'activité onirique de l'écrivain rebelle qui ne témoigne de l'ancrage de son imaginaire au terroir : « Ma femme peut témoigner de cette réalité : une nuit sur deux, je rêvais que je revenais au village [...], dira-t-il après son long exil. Cela veut dire que je suis vraiment resté très attaché à mon village et que je souffrais le martyr de ne pas pouvoir revenir au Cameroun. »¹⁵ On comprend pourquoi Mongo Beti est revenu vivre dans sa chair, dès qu'il a pu, ce qu'il avait toujours porté dans sa conscience : le sort des gens humbles d'ici.

La patrie littéraire de Beti est donc l'expression d'une éthique de vie. Elle est l'expression d'un humanisme. Bon nombre d'autres artistes et intellectuels par contre sont nés, vivent et écrivent « au dedans » (au Cameroun ou ailleurs en Afrique) sans nécessairement être « du dedans ». Ce sont les vrais « exotiques », selon l'expression de Fabien Eboussi Boulaga. Bien qu'ils écrivent à partir de cette contrée du monde, maints indices, dans leur écriture, portent la marque du dépaysement et trahissent bien le fait que leur imagination ne porte pas sur l'espace-temps qui est le nôtre. Sourds au « cri de l'homme africain », leurs rêves sont ailleurs ; ils portent sur un « centre » qui n'est pas ici, sur un territoire symbolique lointain. Et pourtant, tirant profit de l'illusion d'optique et se fondant sur les mirages de la géographie physique, quelques uns parmi ces exotiques qualifiaient Mongo Beti, à son retour en 1991, de touriste français ou encore d'« amphitryon des salons parisiens ». L'imposture !

Le mensonge qui consiste à présenter l'auteur de *Remember Ruben* comme un écrivain situé ailleurs qu'au « dedans » participe donc de la prolifération du faux et du travestissement - marques distinctives de la postcolonie, s'il en était - qui conduisent à l'enténébrement. Un tel mensonge s'effondre lorsqu'on tient compte de la complexité qui est aujourd'hui celle des figures de l'identité, et de l'appartenance, de l'intérieur ou de l'extérieur, devenues très mouvantes, voir mutantes.

La sédentarité, pas plus que le « nomadisme » (bref la présence du sujet en tel lieu plutôt qu'ailleurs ou même au sein d'un groupe) ne suffisent plus à définir ses appartenances. La conscience humaine est certes chargée des moments spécifiques de sa condition passée, de ses origines et de sa trajectoire. Mais l'humain peut également se décharger de la part de responsabilité et de devoir que cette charge historique suggère et se donner d'autres aspirations, d'autres horizons. Il peut le reconnaître ou le nier, toujours est-il qu'il cesse alors, et par le fait même, d'appartenir à telle ou telle territoire symbolique. Car l'identité n'est jamais un produit fini ; elle est toujours en devenir ; et ceci justement parce qu'elle n'est qu'un instrument et non une fin en soi. Elle est choix, dans une certaine mesure, et se doit d'être subordonnée à un projet, à une éthique de vie : être toujours en alerte, prêt à se lever contre les forces ténébreuses qui, ici ou là, constamment, menacent de ramener l'Homme (moi ou mon semblable) en deçà de l'humanité. Et Aimé Césaire nous le rappelle bien lorsqu'il dit : « on peut renoncer au patrimoine. On peut renoncer à l'héritage, certes. Mais a-t-on le droit de renoncer à la lutte ? »¹⁶

Mongo Beti, lui, n'avait manifestement renoncé ni au patrimoine (le Cameroun et l'Afrique), ni à la lutte pour la réalisation de l'Homme, de quelque coin du monde qu'il soit. Certes son combat comptait d'abord pour l'Homme d'« ici ». Mais partant, il plaidait en fait pour l'humain, tout simplement, et se reconnaissait dans le visage de tous ses semblables opprimés. En restant si profondément attaché à sa terre natale et au sort de ses gens, en dépit de son long exil et de son

¹⁵ Ibid., p.104.

¹⁶ Aimé Césaire, « Discours sur la négritude », in *Discours sur le colonialisme (suivi du)*, Présence Africaine, 19, p.2004.

itinérance, Mongo Beti aura bien fait sienne la maxime de Miguel Torga selon laquelle : « L'universel, c'est le local moins les murs ». De ce point de vue, on peut aussi estimer que l'«exil» dont on parle à propos de lui relève, pour le moins, de l'incongruité sémantique, l'écrivain n'étant en fait jamais « parti ».

Yves Mintoogue, 11 octobre 2008

In memoriam Pius Njawé

Parler de Pius mort m'est extrêmement difficile. Je n'accepte pas l'idée qu'il n'est plus, lui que j'ai vu si vivant, si actif – jamais un moment pour se reposer – il y a quelques semaines encore à Paris où il était de passage. Quand j'étais à Yaoundé il arrivait parfois en coup de vent à la librairie pour raconter l'une ou l'autre de ses dernières bagarres : pour que les locaux de sa radio *freedom* soient libérés de leur mise sous séquestre, pour que l'Etat camerounais lui paie les insertions officielles de presse, dues et jamais soldées, pour que l'association des journalistes camerounais respecte ses statuts. Sa vie a été faite de ces combats quotidiens, terre à terre, pour défendre le petit territoire de liberté qu'il avait gagné, pied à pied, contre le tout propagande et sur lequel il était quasi seul à camper au Cameroun.

Pius Njawé a été un homme d'exception : dans sa vocation d'abord de journaliste autodidacte, après avoir été vendeur de journaux à la criée ; mais surtout dans le projet inébranlable et fou d'un journalisme libre au Cameroun, pays de la dictature et de la censure. Premier, pionnier, unique, tels sont les termes qui le caractérisent réellement, et pas par complaisance. Son journal *Le Messager*, fondé en 1979, s'acquiert une grande popularité au tournant des années 80-90, quand un vent de liberté, dans la foulée de la chute du mur de Berlin, fait rêver le public africain. Mais le poids qui pèse sur l'information en Afrique et sur l'Afrique n'a pas été allégé d'un iota. Pius s'en rend compte par la censure et les interpellations qui s'abattent sur lui.

Il refuse de recomposer la maquette de son journal censuré, qui paraît zébré des traits de rature, comme des blessures à la libre expression, quand il n'est pas saisi dans les kiosques. C'est ce qu'on appellera en France la période de libéralisation des pouvoirs africains. Après quelques années d'effervescence et de lutte ouverte, pendant lesquelles il est plébiscité par le public, qui ira jusqu'à exiger par une manifestation sa libération quand il comparait au tribunal, Pius va plonger, avec toute la presse dite privée, dans le marasme des années 2000. Le pouvoir a trouvé la parade avec la lente asphyxie des organes de presse indépendants. On disperse le public par la création d'une multitude de feuilles éphémères. Les tirages sont en baisse. Les journalistes, qu'on ne peut plus rémunérer correctement, se laissent corrompre pour publier ou ne pas publier ceci ou cela. La qualité de l'information s'en ressent et l'intérêt du public s'éteint. C'est un cercle vicieux.

N'importe qui se serait découragé, Pius Njawé veut alors faire une radio, le plus populaire des médias, mais aussi celui qui demeure le plus verrouillé au Cameroun. Alors que dans des pays comme le Mali ou le Niger les radios libres foisonnent, avec une grande liberté de ton et d'opinion, au Cameroun le moindre écart de critique ou de satire contre le

pouvoir est sanctionné. Les radios se contentent de diffuser de la musique ou des offices religieux. La radio *freedom* que Pius projetait ne verra jamais le jour. Avant même de commencer à émettre elle est mise sous scellés. Les procès engagés n'y changeront rien et l'investissement sera perdu.

Il a raconté comment cet étouffement insidieux était plus éprouvant qu'une censure ouverte. Il n'en a pas moins persévéré dans sa résolution de se battre pour la liberté d'information et d'expression. Il n'a répondu à aucune avance pour aliéner son indépendance par l'acceptation d'une sinécure quelconque à caractère honorifique. Il patronnait de modestes fondations pour l'aide au prisonniers et pour la lutte contre l'insécurité routière, qui lui avait enlevé sa femme il y a huit ans. L'étrange cruauté du destin l'a frappé lui aussi de cette même violence, sur une terre étrangère, alors qu'il venait de participer à un meeting de l'opposition politique au régime dictatorial qui opprime le Cameroun depuis tant d'années. Avec lui c'est tout un rêve de liberté et toute la force qu'il mettait à le réaliser qui s'éteignent.

Odile Tobner, www.survie.org

Fiche de cotisation 2010

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse :

Tél. :

E-mail :

Montant de la cotisation : 10 000 Fcfa

Don :

Total :

Ou 25 dollars ou euros

Mode de règlement : espèces chèque bancaire, postal

Date :

Signature de l'adhérent :

Correspondants : Europe : O. Biyidi, 23, rue Daliphard, F – 76000 Rouen

e-mail : odile.biyidi-awala@cegetel.net

Amérique : A. Kom, Holycross, One College st, Worcester MA 01610, 2395 USA

e-mail : akom@holycross.edu

L'envoi du bulletin est fait à tous les adhérents, par mail ou par poste. Ceux qui désirent recevoir les bulletins précédents peuvent en faire la demande.

Nous disposons, à la librairie Des Peuples Noirs, BP 12405, à Yaoundé et aux Editions des Peuples Noirs, 82, avenue de la Porte des Champs, 76000 Rouen, France, de collections de la revue *Peuples Noirs peuples Africains*. Prix, 50 000 FCFA à la librairie, 150€ port compris aux éditions.